

Il y a quatre-vingts ans ce parti bolchevique qui prenait le pouvoir

CLT, Numéro 60, novembre 1997.

C'était un outil extraordinaire, une « *merveille de l'histoire* », disaient les siens, un parti comme on n'en avait jamais vu et comme on n'en verra probablement plus, parce qu'il est né de la rencontre de circonstances historiques exceptionnelles dont la principale fut que le soulèvement de la classe ouvrière et de la jeunesse d'un immense pays à peine frôlé par l'industrialisation, l'empire tsariste, trouva un parti prêt à l'accueillir, à l'exprimer, à l'armer dans tous les sens du terme, à combattre avec lui et pour lui... Et que l'un et l'autre connurent en 1905 une répétition générale et une amnistie qui permirent de remettre les compteurs à zéro.

Ce sont 170 000 militants qui se sont faits représenter par leurs délégués élus à la conférence d'avril 1917 du parti ouvrier social-démocrate russe. Le parti bolchevique est alors en pleine croissance et tous les jours des groupes à l'itinéraire variable, anciens bolcheviks, anciens mencheviks, anciens social-démocrates autonomes, groupes de combattants contre le tsarisme et l'impérialisme, contre la guerre et le grand massacre, le rejoignent.

Ses membres, et particulièrement ses cadres responsables, sont ce qu'on appelle alors des « *révolutionnaires professionnels* ». Cela ne signifie pas comme l'assurent des ânes pédants et malveillants qu'ils sont des « *permanents* » appointés par le parti, mais qu'ils ont une activité professionnelle, travail salarié ou études et que leur action militante, dans leur milieu de travail ou à l'extérieur, est dirigée par une organisation du parti. A ce propos, la phrase de Serebriakov dans son autobiographie est claire :

« Serebriakov est chargé par le parti de voyager à travers toute la Russie ; il arrive à trouver du travail dans diverses usines et peut ainsi réaliser ses tâches politiques ».

Leur activité est très variée. Il faut construire le parti et pour cela convaincre et gagner sans cesse de nouveaux militants, jeunes et ouvriers. Il y a la confection, la rédaction et l'impression des journaux et tracts, l'agitation et la propagande auprès des ouvriers, dans la rue, les tavernes, aux abords des usines et des quartiers que l'on vise. Sokolnikov résume cette dure activité telle qu'elle se déploie au moment de la crise révolutionnaire ; elle n'est pas le bric-à-brac romantique que d'aucuns y voient alors qu'il s'agit d'un creuset :

« Les meetings de rue, les réunions en forêt, les apparitions impromptues d'orateurs bolcheviks dans les casernes-dortoirs d'ouvriers, l'école des propagandistes ouvriers »...

A cet égard, pour eux tous, la révolution de 1905 a été un choc électrique, un élan inoubliable, un souffle de tempête et de vent, une expérience précieuse et, de toute façon, une inspiration.

Comment ils sont devenus « révolutionnaires professionnels »

Excluant délibérément Lénine, Trotsky, et Staline, nous avons relevé ci-dessous des itinéraires d'hommes devenus révolutionnaires professionnels dans les rangs bolcheviques. Nous empruntons les éléments biographiques nécessaires à l'Encyclopédie Granat de 1927-1929, qui a servi de base à l'ouvrage français Les Bolcheviks par eux-mêmes, par Georges Haupt et Jean-jacques Marie. On va voir qu'il n'y a pas d'itinéraire unique. Ecoles et universités, usines, armée sont le carré magique dans lequel se recrutent ces jeunes hommes dont la répression fait des « *révolutionnaires professionnels* » et qui construisent ce parti.

Andréi Sergéievitch Boubnov a terminé le lycée où il a pris part à des cercles d'études révolutionnaires, puis a commencé des études supérieures d'agronomie. Il rejoint le parti en 1903, à 20 ans ; de nombreuses arrestations suivies de peines de prison en font un révolutionnaire professionnel.

Nikolaï Ivanovitch Boukharine était fils d'un couple d'instituteurs. Dès le lycée il participe à des activités para-politiques du genre cercle d'études, pour finir par des cercles ouvertement social-démocrates, marxistes. Il prend une part active à la révolution de 1905, entre au parti en 1906 à 18 ans. Etudiant, il est membre du comité de Moscou. Pour échapper au bagne, il émigre en 1910, début de sa vie de révolutionnaire professionnel.

Aleksandr Gavrilovitch Chliapnikov a grandi dans une famille sans père et connu la misère noire. Il a fait trois ans d'école primaire, s'est mis au travail à 11 ans et, après bien des péripéties, est devenu ajusteur à Pétersbourg, dans les constructions navales, en falsifiant ses papiers car il n'a pas dix-huit ans. Sa participation au soutien de grévistes, la petite guerre de rues à coups de pierre que les gars de son âge mènent contre la police lui valent d'être licencié et placé sur la liste noire du patronat. Il retourne dans sa ville natale, trouve du travail, est contacté par les militants locaux, entre au parti à 20 ans, en 1903, et commence sa carrière de révolutionnaire professionnel par neuf mois de prison au secret.

Iakov Naoumovitch Drobnis est né dans une famille de cordonniers juifs misérables, a fréquenté l'école jusqu'à 11 ans, puis a appris le métier de son père. A 13 ans il a tenté de s'enfuir et de tenter sa chance ailleurs mais il a été renvoyé d'Astrakhan comme juif, donc interdit de séjour. Le jeune apprenti a été très impressionné par les troubles agraires, a rencontré des militants social-démocrates qui ont connu prison et exil. En 1905, il s'est mis au service du parti pour des tâches techniques. Il adhère en 1906, à 16 ans. La même année il est arrêté, libéré après un mois et demi. En 1907, de nouveau arrêté, il est bon pour cinq ans de prison et bien sûr l'avenir d'un révolutionnaire professionnel.

Pavel Efimovitch Dybenko, né dans une famille de paysans pauvres, a réussi, grâce à une institutrice dévouée, à faire quatre ans d'école technique municipale, jusqu'à quinze ans, après l'école primaire ; il a participé à la grève de 1906. Il travaille, comme employé d'abord, puis comme docker à Riga, à 17 ans (un travail saisonnier), dans le bâtiment, puis de nouveau comme docker. Il a connu les bolcheviks dans des grèves. Insoumis, il est arrêté, envoyé dans la marine. Il a 23 ans quand il adhère au parti bolchevique en 1912, révolutionnaire professionnel sous l'uniforme.

Le Géorgien *Abel Safronovitch Enoukidze* a pu faire des études secondaires techniques et travaille ensuite dans les chemins de fer. Il commence à militer dans des « *cercles ouvriers* » qui ne se relient qu'au tournant du siècle au courant marxiste. Il adhère en 1898, à 22 ans. Il partage son temps à partir de 1904 entre l'imprimerie clandestine du parti et des séjours en prison. A partir de 1907, il va d'arrestation en arrestation et n'est plus qu'un révolutionnaire professionnel traqué.

Fils d'un aide-médecin, *Mikhaïl Vassiliévitch Frounze* fait des études secondaires, commence des études à l'Institut polytechnique de Petersbourg, participe à des cercles d'études révolutionnaires, puis rejoint le POSDR et sa fraction bolchevique. Expulsé de la capitale pour son activité politique, il va travailler en province à Ivanovo-Voznessensk où il est, à 21 ans, l'un des organisateurs et dirigeants de la fameuse grève d'un mois et demi des travailleurs du textile. Pendant l'insurrection armée des bolcheviks en 1905 à Moscou, il dirige un détachement d'ouvriers armés sur les barricades de Krasnaïa

Presnia. Devenu ainsi révolutionnaire professionnel à 20 ans, il est délégué aux congrès de Londres et de Stockholm, mais arrêté en 1907. Deux fois condamné à mort et gracié, il ne quitte plus la prison avant la guerre.

Lev Borissovitch Kamenev (Rosenfeld) est fils d'un mécanicien des chemins de fer qui deviendra directeur d'une petite usine. Ses parents sont instruits et cultivés, l'autorisent à travailler à l'usine pendant les vacances et il grandit au milieu des ouvriers. En 1896, il est au lycée à Tiflis, déjà en liaison avec des cercles d'études socialistes, ce qui lui vaut d'être exclu du lycée. A l'université de Moscou, il milite tôt, est arrêté en 1902 et exclu de l'Université. Après sa première émigration, cette même année, il entre dans le cercle des révolutionnaires professionnels.

Sergéi Mironovitch Kostrikov (Kirov), élevé d'abord par sa grand-mère puis dans un orphelinat, fait des études primaires puis techniques dans une école municipale où il trouve des brochures socialistes. A la fin de 1904, il a terminé ses études techniques et veut préparer une école supérieure. Il se rend pour cela à Tomsk où il rencontre des bolcheviks en exil, notamment I.N. Smirnov, participe à la préparation de la manifestation armée de janvier 1905, est arrêté, remis en liberté après trois mois de détention. Le voilà désormais révolutionnaire professionnel, dirigeant une imprimerie clandestine. Il a 19 ans.

Nikolaï Nikolaiévitch Krestinsky, est fils d'un professeur de lycée. Il fait des études secondaires à Vilno puis des études supérieures de droit à Petersbourg et diplômé en 1907, devient assistant d'un avocat puis avocat lui-même. C'est ainsi qu'il connaît des révolutionnaires et adhère au parti en 1904. C'est un révolutionnaire pas tout à fait professionnel, qui a conservé un métier utile au parti, un peu marginal, mais très dévoué, plusieurs fois arrêté jusqu'à l'arrestation sérieuse et l'exil en Sibérie, en 1914.

Nikolaï Ivanovitch Mouralov, lui, est fils d'un fermier instruit, un ancien combattant qui lui donne lui-même une instruction élémentaire. Diplômé à 20 ans d'une école d'agriculture, il exerce des responsabilités diverses de direction dans le domaine de l'industrie alimentaire. Il lit l'Iskra, participe à un cercle ouvrier, fait trois mois de prison en 1902, adhère au parti en 1903 à 26 ans. Bien qu'il continue à travailler dans sa spécialité, les arrestations incessantes font de lui un révolutionnaire professionnel. Sur le modèle des social-démocrates allemands, il fonde une auberge populaire qui sert de lieu de rencontre de recrutement et de couverture pour les activités clandestines.

Sergéi Konstantinovitch Ordjonikidze, de petite noblesse géorgienne, a une instruction élémentaire qui lui permet de devenir assistant médical (sorte d'infirmier). Il exerce encore son métier après une brève émigration et son retour au pays. Prison, exil, émigration : école du parti à Longjumeau, conférence de Prague qui consacre la scission avec les mencheviks. C'est en France qu'il devient un révolutionnaire professionnel, et en tant que tel, qu'il parcourt le pays après la tenue de l'école de Longjumeau en 1912.

Giorgi Léonidovitch (Iouri) Piatakov est le fils d'un ingénieur devenu directeur d'usine près de Kiev. Il fréquente le lycée à 14 ans, participe à des cercles révolutionnaires, est, en 1905, l'un des dirigeants du comité de liaison inter-lycées, un des leaders de la « *révolte lycéenne* ». Il est alors anarchiste et appartient quelque temps à un groupe terroriste. Mais à partir de 1907, devenu étudiant, il évolue vers le marxisme à travers des lectures énormes, participe à l'agitation étudiante, rejoint les bolcheviks en 1911, à l'âge de 21 ans. Devenu révolutionnaire professionnel, un organisateur permanent dans la clandestinité à Kiev, il est arrêté en juin 1912, réussit à s'évader en novembre 1914 et gagne le Japon.

Evgenii Alekseievitch Preobrajensky, fils de pope, a été très religieux jusqu'à l'âge de 14 ans et n'est devenu un social-démocrate bolchevique qu'en 1903, à 17 ans. Membre du comité bolchevique d'Orel, il milite sur Briansk, ville d'usines, puis Krasnaia Presnia, quartier ouvrier de Moscou, en 1905, enfin à

Perm. Arrêté, puis libéré, il est transféré à Oufa, remet sur pied l'organisation de l'Oural avant d'être arrêté et de faire deux ans de prison. C'est un vrai « *révolutionnaire professionnel* », qui construit le parti, mais « *de l'extérieur* » des usines où il ne travaille pas.

Fedor Fedorovitch Raskolnikov a été pensionnaire jusqu'à seize ans dans un collège religieux, un vrai bague qui fait de lui un révolté. Il dirige deux grèves de collégiens en 1905 et 1906, sous l'influence du grand brassage d'idées que fut la révolution. Il est admis à l'Institut polytechnique de Petersbourg, dans la section économie. Il dévore *Le Capital* et entre au POSDR en décembre 1910, puis se lance à corps perdu dans le travail pour la Pravda. Il aurait sans doute franchi l'étape de « *bagnard* » vers cette époque de sa vie de révolutionnaire professionnel s'il n'était devenu, et pour longtemps, à son corps défendant, un militaire.

Alekséi Ivanovitch Rykov était l'un des huit enfants, orphelins, d'une famille misérable et fut élevé par sa sœur, travaillant lui-même pour payer ses études dès l'âge de onze ans. Il réussit à entrer à la faculté de droit de Kazan : il lit beaucoup, publie un journal clandestin à Samara et anime un cercle révolutionnaire. Il a 19 ans quand il rejoint le POSDR à Kazan en 1899. En 1902, il entre dans la clandestinité, ne cessant d'être traqué dans les années qui suivent. C'est peut-être cette condition de clandestin extrême qui en fait le chef des « *comitards* » face à Lénine, partisan du pouvoir des comités du parti et très méfiant à l'égard d'un régime démocratique.

Leonid Petrovitch Serebriakov est le fils d'un métallo qui a six enfants. Il doit travailler de 9 à 11 ans, puis, dès sa sortie de l'école primaire à 14 ans, il devient métallo en falsifiant son identité et rejoint le parti à 17 ans. Il subit deux ans de déportation, fait à partir de 1910 une tournée des groupes pour préparer la conférence de Prague du POSDR. C'est un révolutionnaire professionnel qui finance son activité en travaillant en usine.

Ivar Tenissovitch Smilga est un Letton. Ses parents, propriétaires terriens, sont aussi de vrais intellectuels qui le forment. C'est au tournant du siècle qu'il devient révolutionnaire. Son père évolue aussi à gauche, est fusillé par des Gardes blancs en 1906. Lui est encore au collège et n'a que 15 ans quand il adhère au parti bolchevique. Il passe ses années d'études suivantes à accumuler des connaissances et réfléchir ; mais il participe aussi à fond aux actions de son parti, est arrêté plusieurs fois, détenu de 1912 à 1914.

Le jeune *Ivan Nikititch Smirnov*, fils de paysan, est cheminot, puis ouvrier d'usine. Il rencontre des étudiants qui lui ont passé du matériel marxiste et organise autour de ces textes un cercle d'études formé d'une quinzaine d'ouvriers de son usine. C'est dans cette activité qu'il est recruté pour le parti, à 18 ans. Mouchardé, il est arrêté presque aussitôt et passe deux ans en prison puis neuf mois en exil. Le parti l'envoie alors travailler à Vychny Volotchek où il y a une usine de 10 000 ouvriers et aucun contact. Manœuvre dans une tannerie, il est devenu révolutionnaire professionnel et retourne en prison, cette fois pour deux ans.

Grigory Iakovlevitch Sokolnikov (Brilliant), est le fils d'un médecin juif des chemins de fer. Collégien à Moscou, il participe à des cercles d'étude de haut niveau, rejoint en 1905 le parti bolchevique qui fait de lui le dirigeant du mouvement étudiant et le charge aussi de la pénétration du parti chez les typographes puis les tisserands, ainsi que du « *bureau militaire technique* ». Le voilà en prison en 1909, puis en exil, d'où il parvient à s'évader. Le chemin du révolutionnaire professionnel qu'il est devenu passe par Paris.

Lev Semionovitch Sosnovsky est le fils d'un avocat qui gère aussi une auberge. Il écrira : « *Plus mon intelligence se développait, plus le séjour au lycée me paraissait insupportable* ». Préparateur en pharmacie à Samara, il organise une grève dans l'officine dont le patron a giflé un préparateur. C'est

le choc décisif : en 1903 il se considère comme membre du parti. Il est dès lors une sorte de révolutionnaire professionnel itinérant. A Moscou où il participe aux opérations militaires, à Zlatoust où il dispute l'hégémonie aux S.R. etc. puis, traqué, il décide d'émigrer.

Iakov Mikhaïlovitch Sverdlov est né dans une famille d'artisans juifs. Après l'école primaire, il a fait quatre années de présence au lycée, une révolte continue et grandissante. C'est en 1902, à 17 ans, qu'il est passé au professionnalisme révolutionnaire sous le sobriquet, donné par la police, de Malyuch (le gosse).

Mikhaïl Efremovitch Tomsy (Efremov), fils d'une lingère et d'un ajusteur, séparés dès avant sa naissance, il a été élevé par sa grand-mère puis sa mère, toutes deux misérables. Il fit trois ans d'école primaire, apprenant à lire et écrire, puis, à partir de 12 ans passa de petit emploi à petit emploi jusqu'à faire, de 1890 à 1906, son apprentissage de chronolithographe. Dirigeant syndical passé dans la clandestinité, traqué par la police, il finit par écoper d'une condamnation à cinq ans de travaux forcés en 1911.

Grigori Evseiévitch Zinoviev (Radomylski) est le fils d'un petit propriétaire qui gère une ferme laitière. Il est d'abord garçon de bureau. A partir de 1903, il émigre plusieurs fois en Suisse où il rencontre Lénine, devient « *iskriste* », puis le bras droit de Lénine à Moscou, puis à Cracovie. Il est connu comme un formidable orateur, qui a su enthousiasmer les ouvriers de Petrograd, mais aussi comme un homme d'intrigues et de coups fourrés. Il a pratiquement toujours été révolutionnaire professionnel.

Des « universités » à la révolution

L'emploi du temps des « *révolutionnaires professionnels* » est différencié à l'infini. Pourtant de larges places de « *temps libre* » y sont ménagées par les autorités policières et carcérales, comme par les conditions en quelque sorte « *naturelles* » de l'exil.

A l'étranger, rares sont ceux qui comme, avant eux, Rosa Luxemburg et Rakovsky font vraiment des études. A Paris, tout en militant activement, Sokolnikov suit des séminaires économiques de haut niveau et passe le doctorat en droit. Mais le temps de l'exil est le plus souvent absorbé par d'autres tâches, notamment la presse, qui exigent aussi recherche, travail, réflexion, études, avec des conditions favorables pour le travail intellectuel.

Boukharine témoigne :

« Les premiers temps, je vivais dans des familles d'ouvriers et passais toutes mes journées dans les bibliothèques. Si en Russie j'avais acquis des connaissances générales et des connaissances plus spécialisées dans le domaine de la question agraire, il n'y a pas de doute que les bibliothèques étrangères me fournirent un capital essentiel ».

Les villes-étapes de l'exil de Sosnovsky, Constantinople, Alger, Paris, Genève, Vienne et retour par Tachkent pourraient suggérer un voyage d'agrément. Mais à Paris, il participe à des réunions, assiste en 1906 au congrès d'Amiens de la CGT, passe des journées entières en bibliothèque, lisant, prenant des notes. Le grand journaliste se forme dans ces voyages et ces enquêtes.

Ceux qui sont emprisonnés ou au bagne. Certains ne profitent guère en revanche de leur période de détention : le bagne n'est pas favorable au travail intellectuel. Frounze a été jugé cinq fois, condamné à mort deux fois, aux travaux forcés deux fois, quatre et six ans ; il a fait plus de six ans de bagne. Smirnov additionne six ans de prison à quatre années d'exil entre 1900 et 1917 ! Ils n'indiquent pas de travaux intellectuels pendant leur enfermement.

Mais certaines prisons sont très favorables à l'étude. Ainsi un biographe de Molotov écrit-il de la prison de Kazan :

« La prison de Kazan, où le régime était encore celui des prisons des capitales de 1905, c'est-à-dire très libre, était une véritable université pour toute la jeunesse qui y était enfermée. Molotov s'y adonna aux études, sans se limiter aux sciences sociales : il s'intéressa aux disciplines historiques, tout en continuant ses études d'économie politique, d'histoire du mouvement révolutionnaire, etc. ».

L'exil intérieur est souvent favorable à la réflexion et à la formation. Les exilés (on emploie à l'époque le mot « *déporté* », qui a un peu changé de sens aujourd'hui) peuvent se réunir, il y a pas mal de circulation, de contacts nouveaux et enrichissants. Les militants ouvriers et intellectuels peuvent être en contact de façon durable et surmonter les préjugés qui les séparent. Le travail collectif crée des conditions favorables à l'assimilation des connaissances et des méthodes de travail. Certains centres de « *déportation* », qui sont aussi des étapes dans les « *transports* », sont particulièrement favorables aux prises de contact et au débat. En fait l'exil a vu se créer, fonctionner et disparaître des milliers de cercles d'études, souvent mais pas toujours de véritables cercles de parti. Certains s'attachent à des études et recherches particulières : ainsi Boubnov étudie-t-il les statistiques. On travaille souvent dur en « *déportation* ». Smilga écrit :

« Presque cinq années d'exil furent pour moi une véritable université. Parallèlement à des études d'histoire et de tactique de notre parti, je m'intéressais surtout à l'économie politique et à la philosophie ».

Ce sont donc des hommes et des femmes préparés à leur tâche, qui ne sont pas des activistes mais des militants, qui vont se retrouver aux postes de commande pendant la révolution. Ils y sont portés par le mouvement des masses soulevées avec la révolution de février.

Boubnov a repris le travail clandestin à sa libération après trois ans de forteresse. Internationaliste ferme, il est arrêté et déporté en Sibérie, regagne Moscou dès la nouvelle de la révolution, est élu au comité central du parti, à l'exécutif du soviet de Moscou, est membre du comité militaire révolutionnaire de Petersbourg. Après la victoire de l'insurrection, il est commissaire des chemins de fer puis milite clandestinement en Ukraine, président du soviet de Kiev après l'insurrection, membre du CMR de plusieurs armées pendant la guerre civile. Il est devenu un des dirigeants du parti.

Boukharine rencontre Lénine en Suisse et polémique avec lui sur la question nationale, mais il se déplace, vit en Angleterre, en Autriche, en Suisse, en Suède et en Norvège. Il passe plusieurs mois à New York, où il dirige *Novy Mir* et fréquente Trotsky dans le parti socialiste américain. Il revient en Russie par le Japon, est élu au comité central lors du VIe congrès. Il est dès lors un des principaux dirigeants du parti dont il est aussi, selon Lénine, « *le favori* ».

Chliapnikov, traqué en Russie, a émigré en 1908, et selon son témoignage, a vécu « *errant d'usine en usine en France, en Angleterre et en Allemagne* ». Revenu au printemps 1914, il travaille chez Erikson à Petersbourg mais le comité de ville décide de l'envoyer à l'étranger pour assurer la liaison avec « *le CC* » (Lénine). Ce métallo polyglotte berne toutes les polices et ne cesse de se déplacer tout en travaillant : France, Angleterre, Etats-Unis où il va chercher et trouve de l'argent pour le parti, mais aussi les pays scandinaves où il assure la transmission du matériel politique en Russie. Coopté au CC en 1915, il crée en 1917 un nouveau bureau du CC, l'autre étant tombé. Avec la révolution de février, il est l'un de ceux qui prennent l'initiative de l'élection du soviet de Petersbourg, trouve les armes pour les Gardes rouges, devient président du syndicat des métallos. Octobre en fait un commissaire du peuple au Travail.

Drobnis est clandestin quand éclate la révolution de février. En 1918, il est envoyé en Ukraine occupée comme clandestin, est l'un des membres du premier CC du PCU. Il organise des détachements de partisans. Pris, il est fusillé et survit. Il fait la guerre comme commissaire, frise la mort à plusieurs reprises, y compris après avoir été enlevé par des bandits. En 1922, il est commissaire du peuple de la RSFSR, vice-président puis président de sa commission restreinte.

Dybenko, marin sur un cuirassé, organise deux mutineries puis, après la révolution de février, est élu président du Tsentrobalt (comité central de la flotte de la Baltique). Arrêté lors des journées de juillet, sérieusement maltraité, il est libéré, dirige des détachements de marins en Octobre, arrête le général Krasnov et devient commissaire du peuple à la Marine. Après une activité clandestine dans le sud, arrêté et emprisonné presque deux mois, il prend des commandements sur terre et devient un chef militaire rouge, commandant notamment de la division sauvage de cavalerie cosaque.

Enoukidze, qui était exilé, a été mobilisé et se trouve à Petrograd sous l'uniforme en février 1917. Il est très connu dans la garnison, milite avec les bolcheviks, est élu à l'exécutif des soviets, puis devient son secrétaire, désigné à l'unanimité, renouvelé lors de la création de l'URSS.

Frounze, exilé après son temps de bagne, arrêté, évadé, devient le chef d'une solide organisation clandestine dans la région de Minsk, est élu président du soviet des ouvriers et soldats de Biélorussie, conduit deux mille ouvriers en armes et participe en octobre à l'insurrection de Moscou. Nommé commissaire militaire, il est bientôt un grand chef militaire à part entière, triomphe de Wrangel puis de Makhno et de Petlioura. En 1924, à 39 ans, il est vice-président du CMR de la République, l'un des grands chefs de son armée.

Kamenev joue un rôle important auprès de Lénine en 1905, est mandaté pour prendre part au congrès de Londres et finalement, en 1908, pour rester hors de Russie, près de Lénine. Il ne repart qu'en 1914 pour prendre en mains au nom du CC le travail sur place, est arrêté en novembre 1914 et condamné à l'exil. Son retour marque le début de ses conflits avec Lénine : sur le « *défensisme* » de la Pravda qu'il dirige, sur l'insurrection, sur un gouvernement socialiste de coalition. Mais il est l'un des dirigeants bolcheviques les plus importants, envoyé en Europe occidentale en 1919, vice-président du conseil des commissaires du peuple en 1922.

Kirov a longuement cherché l'organisation quand il a été libre et était membre du comité du parti de Vladicaucase en 1917, puis membre du CMR de la XIe armée ; en 1920, il devient un apparatchik du parti, d'abord secrétaire du PC d'Azerbaïdjan, lié à Ordjonikidze.

Krestinsky est élu au comité central en août 1917 et réélu l'année suivante, il est commissaire du peuple à partir de 1918, secrétaire du comité central du parti en 1919-1920, et versé ensuite dans la diplomatie.

Mouralov, d'abord dans l'infanterie puis dans l'arme blindée, est à Moscou lors de la révolution de février et l'un des organisateurs de la section des soldats du soviet, avec une grande influence dans la garnison de la capitale, en février. Il y est membre du CMR, puis commandant régional des troupes dans la région de Moscou. En 1918, il est au front, membre du CMR de la IIIe puis de la XIe armée, est nommé 1er mars 1921 commandant de la garnison de Moscou.

Ordjonikidze a un rôle beaucoup plus obscur que ses camarades précédents. Exilé près d'Iakoutsk, il est à Petrograd en juin, y travaille avec Staline puis est commissaire sur divers fronts de guerre, collaborateur de Staline dans la XIe armée. En 1921, il s'engage dans la voie de l'appareil du parti pour lequel il est responsable du comité régional du Caucase et à qui il « *vend* » l'invasion de la Géorgie.

L'exil de Piatakov le conduit en Suisse où, avec Boukharine, adolescent de son âge, il polémique contre la position de Lénine sur la Question nationale. Il va ensuite à Stockholm mais tous trois sont expulsés. Il réussit à revenir rapidement au pays. En 1917, il est d'abord en Ukraine, président du comité bolchevique de Kiev, puis à Moscou où il s'occupe de la banque d'Etat, le temps d'être renvoyé en Ukraine où, en décembre 1918, il préside, jusqu'en juillet 1919, le Gouvernement provisoire d'Ukraine ; il achève la Guerre civile à des postes importants de responsable dans plusieurs CMR notamment face à Wrangel. En 1921 il est vice-président du Gosplan et en 1922, du Conseil supérieur de l'économie nationale.

Préobrajensky est en exil en 1914 et devient en 1917, le principal dirigeant du parti bolchevique dans l'Oural. Il est secrétaire du parti de 1920 à 1921, commissaire du peuple aux finances en 1921.

Raskolnikov passait ses examens d'aspirant au moment de la révolution de février. Il est rédacteur en chef du journal communiste de Cronstadt à la mi-mars, emprisonné comme dirigeant bolchevique de juillet à octobre, ensuite un des principaux chefs militaires de la République, fait prisonnier par les Britanniques et échangé après six mois, puis chef de la flottille de la Volga, de la flotte de la Caspienne et enfin de la Baltique, auteur d'un fameux raid sur Enzeli en Turquie, ministre plénipotentiaire en Afghanistan en 1921.

Rykov a l'étoffe d'un « *homme d'Etat* », assure Trotsky, son adversaire pendant des décennies. Il est exilé dans la région de Narym en février 1917 quand Petrograd se soulève. Il se précipite à Moscou et va vite y apparaître comme un homme indispensable. Elu membre du présidium du soviét de Moscou, il se distingue par son efficacité politique face aux mencheviks. En octobre, il est commissaire du peuple à l'Intérieur. Après l'insurrection, il est en charge du ravitaillement de Moscou qu'il réussit à assurer. En 1922 il est vice-président du conseil des commissaires du peuple, successeur désigné de Lénine à la présidence.

Serebriakov est à Tomsk quand éclate la révolution de février. Il est appelé à Moscou, élu au présidium du soviét à majorité bolchevique en octobre, membre du CC du parti, quelque temps président de l'exécutif central des soviets, membre du CMR du front sud où il affronte Staline, secrétaire du parti de 1919 à 1920, commissaire du peuple aux communications en 1922.

Smilga, revenu à Petersbourg en avril 1917, élu au CC à la conférence de ce même mois, se consacre à l'organisation du mouvement révolutionnaire en Finlande, est le président des soviets russes en Finlande, puis celui du Tsentrobalt. « *Patron* » de la flotte de la Baltique, il est le complice de Lénine au CC dans la préparation de la décision d'insurrection et joue un rôle important en octobre. Versé ensuite au travail militaire, il appartient à plusieurs CMR d'armées importantes. La guerre civile terminée, il revient à l'économie, vice-président du CSEN puis du Gosplan.

Smirnov, mobilisé en 1915, a réussi à construire une organisation bolchevique clandestine de 400 hommes environ, tous militaires. De Tomsk, il est appelé à Moscou où beaucoup de dirigeants le connaissent, de Tomsk ou de Narym et il est affecté au « *travail militaire* », dans le CMR de la Ve Armée où il joue un rôle décisif dans la bataille de Kazan, devant Svajsk. Membre pendant un an du CMR de la République, il retourne l'année suivante à la clandestinité en Sibérie, puis, après la déroute de Koltchak, devient président du comité révolutionnaire de Sibérie, qu'il soviétise. En 1923, il est commissaire du peuple aux Postes et télégraphe. Obscur militant, il est devenu l'un des dirigeants les plus prestigieux.

Sokolnikov a participé en Suisse à la conférence de Zimmerwald, est revenu de Suisse en même temps que Lénine dans ce qu'on a appelé « *le wagon plombé* ». Il rejoint les bolcheviks, qu'il avait quittés en exil, en avril 1917. Il est leur spécialiste bancaire, devient un bon chef militaire membre du CMR de la

République et de diverses armées, s'occupe pendant quelques mois de soviétiser le Turkestan, puis devient commissaire du peuple aux Finances en 1922.

Sosnovsky, qui est exilé en février 1917 à Ekaterinbourg, est d'abord l'un des principaux dirigeants de l'organisation du parti de cette région riche en militants et en exilés. Il est membre du comité régional du Parti et président du soviet de la région. Elu député à la Constituante, il va à Petrograd et décide d'y rester, se concentrant sur le travail dans la presse, Krasnaia Gazeta d'abord, puis Bednota et la Pravda. Il est membre du comité central exécutif des soviets et très tôt un journaliste extrêmement populaire du fait de ses attaques contre les bureaucrates du parti et de l'Etat.

Sverdlov, exilé au fin fond de la Sibérie, revient en février 1917 en traversant à cheval des étendues glacées, est élu au CC du PC à la conférence d'avril et devient l'organisateur du parti renaissant dans une légalité précaire, aux frontières encore incertaines. Après la prise du pouvoir, il devient président du comité exécutif central des soviets, chef de l'Etat soviétique. Président autoritaire à la voix de stentor — « *le ferme gueule* » — il est aussi un organisateur hors pair. Il meurt prématurément en mars 1919.

Tomsky est un bon bolchevik et aussi un excellent syndicaliste ; les gens de ce type sont rares en 1917. Dès qu'il est à Moscou, où il est, lui aussi revenu en partie à cheval, on le remarque et il est appelé en juillet à diriger les syndicats de Petrograd. Il est en 1918 le secrétaire général des syndicats russes et celui de la Profintern (Internationale syndicale rouge). Il contrôle les syndicats pour le compte du parti mais aussi, à coup sûr le parti au compte des syndicats.

Zinoviev revient en Russie, de Suisse, dans le wagon de Lénine. Quand Kamenev s'en prend aux thèses d'avril de Lénine, il se tait, puis soutient Lénine. Puis, ensemble, ils votent contre la mise à l'ordre du jour de l'insurrection, condamnent dans un organe extérieur au parti la décision d'insurrection comme un acte de désespoir. Puis ils se prononcent ensemble contre Lénine. Tout se tasse pourtant et il est à la fois président du soviet de Pétrograd et président du comité exécutif de la Comintern.

Ni soumissions, ni excommunications

Contrairement aux légendes malveillantes, les responsables bolcheviques n'étaient pas au garde-à-vous devant Lénine, répétant ses aphorismes comme vérités premières. L'histoire du parti du vivant de Lénine est pleine de débats, de conflits réels, réglés par la vie. Et si Lénine tonne, il n'excommunie jamais. Disons-le même : il n'exclut guère.

Nous venons de le voir, Zinoviev et Kamenev se sont opposés à Lénine à propos de l'insurrection, puis à propos de l'exigence du syndicat des cheminots d'un gouvernement de tous les socialistes ne comprenant pas Lénine ni Trotsky. Lénine les dénonce comme « *jaunes* » et « *briseurs de grève* ». Ils vont démissionner du CC puis y revenir ; ils restent des dirigeants du parti.

La signature du traité de Brest-Litovsk, en fait un diktat imposé à la Russie, provoque une autre crise : entre Lénine et Trotsky et aussi entre eux et les communistes de gauche emmenés par Boukharine. Avec lui, des hommes que nous connaissons, Boubnov, Drobnis. Avec les gens du centralisme démocratique, Drobnis encore. Avec l'Opposition ouvrière, Chliapnikov. Avec la plateforme de Trotsky sur les syndicats, Krestinsky, Piatakov, Préobrajensky, Mouralov, Serebriakov, Ivan Nikititch Smirnov, Sosnovsky...

Les choses deviennent différentes avec le régime stalinien où, en fait, une opposition, même une velléité d'opposition, mérite la mort.

La liste est longue des victimes de Staline. Parmi les hommes que nous avons vus ici, ont péri sur son ordre, dans des procès publics, Boukharine, Drobni, Kamenev, Krestinsky, Mouralov, Piatakov, Rykov, Serebriakov, I.N. Smirnov, Sokolnikov, Zinoviev... Ont péri en secret, exécutés par décision administrative, Boubnov, Chliapnikov, Dybenko, Enoukidze, Préobrajensky, Smilga, Sosnovsky. Tomsy et Ordjonikidze se sont suicidés. Frounze est mort des suites d'une opération aussi inutile que dangereuse, imposée par Staline. Qui a ordonné le meurtre de Kirov ?

La Vérité est-elle intéressante ?

Nous sortons pourtant ici de notre sujet. L'article que nous écrivons porte sur le parti qui a pris le pouvoir en 1917, le parti de Lénine. Celui de Staline quand il massacre les Vieux-Bolcheviks est un parti d'un tout autre type, bâti sur le cadavre de l'ancien. C'est celui des bureaucrates soviétiques que contrôle étroitement un réseau serré de mouchards et de policiers de tous grades. C'est là, dans cette distance entre le parti de Lénine et celui de Staline, et non dans la « *pensée* » de tel ou tel ou dans « *l'essence* » du communisme, que réside la clé de l'énigme de la révolution russe, de sa dégénérescence et de sa mort.

L'un des « *seconds couteaux* » de la « *boutique* » que les médias ont imposés aux Français pendant des mois comme oracles sur le communisme et son histoire, grands spécialistes auto-proclamés du « *communisme* », se moquait un jour à la TV des gens comme moi qui, disait-il, tiennent à présenter certains bolcheviks comme des « *archanges* » afin de dissimuler que leur théorie est une utopie sanglante, leurs chefs de vulgaires chefs de bande et leurs hommes des tueurs à gages.

Quand on est engagé dans une entreprise de mensonge et de massacre de la vérité historique et même de la mémoire, d'une telle envergure, on ne peut évidemment lésiner sur les détails mensongers et il faut abattre à vue tout ce qui bouge et gommer tout ce qui vous contredit. C'est ce qu'ils ont fait, qu'ils font et qu'ils feront tant qu'ils ne se seront pas discrédités par leurs propres outrances, jusqu'à ce que, comme le prévoit avec inquiétude l'un des plus vieux et des mieux établis d'entre eux, ils finissent par « *tuer la poule aux œufs d'or* ».

Pour notre part, nous croyons que le combat pour la recherche de la vérité historique est un combat essentiel dans la lutte pour l'émancipation humaine. Il est la plus importante contribution à l'intelligence du passé, unique moyen qui permette la constitution d'une conscience collective critique sans laquelle l'humanité n'a pas plus de chances qu'un troupeau de moutons lancé à toute vitesse vers l'abattoir. C'est de cela que nous discutons quand nous parlons d'Octobre.